

l'artison te dévore, et que ton maître te prenne en horreur !
Mais elle, avec un tremblement qu'elle ne peut arrêter :

— *Me siéu pas, dis, facho mau, neni !*

Je ne me suis pas, dit-elle, fait de mal, nenni ! Mais, telle qu'un enfant dans ses langes qui parfois pleure et ne sait pourquoi, j'ai quelque chose, dit-elle, qui me tourmente ; cela m'ôte le voir et l'ouïr, ; mon cœur en bout, mon front en rêve, et le sang de mon corps ne peut rester calme.

— « Peut-être, dit le vannier, est-ce la peur que votre mère ne vous gronde pour avoir mis trop de temps à la feuille ? comme moi, quand je m'en venais à heure indue, déchiré, barbouillé comme un Maure, pour être aller chercher des mûres....

Oh ! noun, digué Mireio, autro peno me tèn.

Ou peut-être un coup de soleil, fit Vincent, vous aura enivrée ? Je sais, dit-il, une vieille, dans les montagnes des Baux (on l'appelle Tavèn) elle vous applique, bien sur le front, un verre plein d'eau, et promptement, de la cervelle ivre, les rayons charmés jaillissent dans le cristal. »

Noun, noun, respondé la Craenco ;

Les escandihado maienco

N'es pa in chato de Crau que podon faire pôu !

Mai en que sér de te deçaupre ?

Dins mou sen acô pou plus caupre.

Vincen, Vincen, vosti lou saupre ?

De tu siéu amouroso !....

Non ! non ! répondit la fille de Crau, les échappées du soleil de mai, ce n'est pas aux filles de Crau qu'elles peuvent faire peur ! mais à quoi bon t'abuser ? Mon sein ne peut plus le contenir ! Vincent ! Vincent ! veux-tu le savoir ? Je suis amoureuse de toi !